

COMME UN AGNEAU SANS DEFENSE

Robert Sheckley

Alfred Hitchcock Magazine n°6 – Octobre 1961

Les deux hommes étaient assis, leurs ponchos loqueteux étroitement serrés autour de leur épaules pour se protéger du vent. Emilio roulait une cigarette, ses cheveux noirs lui tombant sur les yeux, son visage maigre et plein de cicatrices penché avec application sur le papier marron. Pepe avait sorti son revolver, un vieux Colt à un seul coup. Il l'astiquait sur chemise, rêveusement.

« Rengaine-le, » dit Emilio en finissant de rouler sa cigarette.

« Mais il n'y a personne dans le coin, » dit Pepe. Il aimait contempler ce revolver qu'il avait pris à un berger ivre à Montemorelos. Mais Emilio commandait en l'absence de Juan. Aussi Pepe soupira-t-il bruyamment, glissa le revolver sous le bout de corde qui lui servait de ceinture, et rabattit sa chemise par-dessus.

Ils étaient assis au sommet d'une colline. Derrière eux s'élevaient les montagnes vertes et grises de Guer-rero. Au-dessus s'étalaient les maisons de briques blanches, roses et jaunes de Tetuilan. Ils apercevaient le port, bordé de petits bateaux de pêche aux coques sombres et d'un grand chalutier de Tehuantepec, et tout à côté la vedette de la police. Au-delà du port s'étendait la baie, que le soleil couchant changeait en cuivre martelé, et les rochers pointus des Ladrones se détachant en noir sur le goulet.

Au milieu de la baie, se balançait nerveusement autour de son ancre un voilier d'une blancheur étincelante, battant pavillon américain.

Ils entendirent des pas derrière eux. C'était Juan qui gravissait le sentier. Il portait des béquilles sous le bras. Il était bâti en force, avec des épaules et une poitrine épaisses, et il portait une grosse moustache broussailleuse. Son pied gauche était enveloppé dans des bandages sales, mais il s'appuyait dessus de tout son poids.

– « Eh bien ? » dit Emilio.

– « J'ai tout repéré, » dit Juan en s'asseyant à côté d'eux.

– « Tu n'as pas été reconnu ? »

– « Non. *Non*. Ces pêcheurs ne savent pas ce qui s'est passé à Veracruz ni à Galeana, et ils n'en ont cure. Je suis passé en plein devant un agent de police. Le gros ballot ne m'a même pas regardé ! »

Pepe changea de position avec effort. Il était lui aussi trop lourd pour sa courte taille, il avait l'air endormi et s'enorgueillissait de ressembler à Pancho Villa.

« Qu'est-ce que tu as vu ? » demanda Pepe.

– « Tout, » dit Juan. « J'ai observé les *gringos* pendant qu'ils mouillaient dans la baie. Ils ont ramé jusqu'au port dans leur petit canot. Ils n'étaient que deux, un homme et une femme. »

– « Est-ce que la femme est blonde ? » demanda Pepe.

– « Oui. »

– « Bien. »

– « Je continue. Ils sont allés au commissariat de police et Un sergent a examiné leurs visas. Je me suis assis dehors au soleil, et j'ai écouté. J'étais assis à côté d'un mendiant aveugle, et j'ai Mendié • aussi. »

– « Elle est bien bonne ! » s'esclaffa Pepe.

– « Tais-toi et écoute, » dit Juan. « Le sergent a demandé aux Américains s'ils avaient quelque chose à déclarer. Ils ont dit non. Il a demandé s'ils avaient des armes. Ils ont dit non. »

En entendant cela, Emilio hocha la tête et jeta son mégot.

« Le sergent leur a demandé vers où ils faisaient voile. Ils ont répondu Acapulco et qu'ils partiraient au matin. Parfait, a dit le sergent, et il a tamponné leurs visas. »

– « Et qu'ont-ils fait ensuite ? » demanda Emilio.

– « Ils sont sortis du commissariat et sont allés au zocalo. Ils ont bu des verres, puis ils sont allés au marché. Là ils ont acheté des légumes, des chapeaux de paille et un serape. »

« Ils ont payé en pesos ou en dollars? » demanda Pepe.

En pesos. L'homme avait beaucoup de pesos, peut-être cinq cents. Ils ont mis leurs emplettes dans le petit canot et sont repartis à la rame vers leur voilier, et je suis venu ici. »

Les trois hommes restèrent quelques minutes assis en silence, les regards fixés sur le bateau américain. Maintenant le soleil était en train de disparaître dans l'océan. Le bateau blanc bien propre paraissait très solitaire dans la baie ombreuse, et sans défense, comme un agneau égaré loin du troupeau et inconscient du danger.

– « C'est à nous de le prendre, » dit Juan.

– « Mon vieux, ça ne me plaît pas, » dit Emilio.

– « Et pourquoi ? »

– « Vois-tu, Juan, nous cambriolons des magasins à Veracruz et à Galeana, nous tuons un homme à Jalapa : parfait. Nous sommes comme des milliers d'autres entre Chihuahua et Yucutan. La police essaye de nous attraper, mais elle ne se donne pas trop de mal, hein ? Mais voler et tuer des Américains, ça c'est autre chose, Juan. »

– « Il a raison, » dit Pepe.

– « La police veille sur les touristes, » dit Emilio avec chaleur. « Le gouvernement américain y tient beaucoup. Vois ce qui est arrivé aux bandits de Coahuila qui ont tué l'agent pétrolier américain. »

– « Ils étaient près de la frontière, » dit Juan.

– « Admettons. Vois ce qui est arrivé à Luis et à ses hommes, ici même à Guerrero. Pendant des années personne ne pouvait les trouver dans les montagnes. Alors ils ont tué un Américain. Le gouvernement a envoyé des troupes et des chevaux, des mitrailleuses et des avions. Ça leur a pris huit mois, mais ils ont capturé Luis et ses hommes et les ont pendus. »

– « Tu as fini ? » dit Juan.

– « Oui, j'ai fini, » dit Emilio. « Je n'aime pas ça. »

– « Moi non plus, » dit Pepe.

– « Maintenant écoutez-moi, » dit Juan. « Vous êtes deux idiots. Personne ne vous a vus dans cette ville. Ils n'ont vu que moi, un mendiant boiteux. Nous cambriolons ce bateau et nous tuons les Américains pour qu'ils ne puissent pas causer. Qui est-ce qu'on accusera ? »

– « Qui ? » demanda Pepe. « Les habitants de Tetuilan ! » dit Juan. « Le sergent de police dira qu'il n'est venu aucun étranger sauf un mendiant boiteux... Et le pays est plein de mendiants. Ils rechercheront les assassins à Tetuilan, parmi les pêcheurs. Et nous serons au loin, dans la ville de Mexico. »

– « C'est très malin, » dit Pepe en clignotant de ses petits yeux endormis. « Et la femme est une blonde. »

– « T'occupe pas de la femme, » dit Emilio les dents serrées, son visage maigre figé comme un assemblage de pierres anguleuses. « Je n'aime pas ça. Mêlons-nous des choses que nous comprenons. Pepe et moi, nous sommes des montagnards. Nous ne comprenons rien aux bateaux ni aux Américains. »

– « Je connais les bateaux, » dit Juan. « Quant aux Américains, ils sont doux et ils s'effraient facilement, sauf quand ils sont saouls. »

Et puis, quoi ! Nous sommes trois ! »

– « Oh ! je suppose que nous pouvons le faire, » dit Emilio. « Mais pourquoi tout ce tintouin et tous ces plans pour quelques centaines de pesos ? Nous pouvons les prendre plus facilement ailleurs. »

– « Il a raison, » dit Pepe.

– « Écoutez, » dit Juan avec emphase. « Vous venez tous les deux de la montagne. Moi j'ai travaillé comme garçon au mess sur un bateau américain à San Diego. Je sais ce qu'il y a à prendre. Vous voulez que je vous le dise ? »

– « Dis-le-nous. »

– « Il y a les pesos de l'homme. Trois ou quatre cents. Ils y aura des dollars américains, peut-être beaucoup. Il y a les bracelets-montres qui valent au moins cinquante pesos pièce chez l'Allemand à Mexico. Il y a l'argenterie, cent pesos. Deux jumelles, deux cents pesos. Un instrument appelé sextant, deux cents pesos. Les bijoux de la femme, peut-être dans les trois cents pesos. Rien que des choses légères que nous pouvons transporter dans un sac. Voulez-vous en entendre davantage ? »

– « Continue, » dit Emilio.

– « Il y a un compas, cent pesos. Des instruments de navigation, peut-être cinquante pesos. Une horloge de bord, trois cents pesos. Et probablement bien

d'autres choses. Au moins la valeur de deux mille pesos en tout. Peut-être même cinq mille. Pensez-vous maintenant que ça en vaut la peine ? Ou préférez-vous voler un poivrot pour les cinq pesos qu'il a dans la poche et les *huara-ches* qu'il porte aux pieds ? »

— « Deux mille pesos, » dit Emilio pensivement.

— « Peut-être plus, » dit Juan. « Et ce seront les pêcheurs qui seront soupçonnés. Maintenant écoutez bien. Les Américains sont mouillés très loin dans la baie, à un endroit où personne ne peut voir entendre une barque de pêcheurs, nous y allons à la rame. Nous les tuons et nous prenons tout ce qui en vaut la peine. Ensuite nous rentrons, nous laissons la barque rivage, et nous partons pâtir Mexico. Le lendemain, le bateau américain est toujours là. Très bien. Probablement personne ne s'en occupe: les Américains sont fous ; ils vont et ils viennent quand ça leur chante: Peut-être que dans deux ou trois jours, le sergent s'inquiète. Il part dans la vedette et les découvre. Entretemps, nous sommes arrivés à Mexico ; nous avons tout vendu. Et qui peut nous trouver ? »

— « Il a raison, » dit Pepe.

Emilio réfléchit fortement pendant un moment, puis il demanda :

« Deux mille pesos ? »

— « Pour le moins, » dit Juan. « Probablement cinq ou six mille. Et ils n'ont *pas d'armes.* »

— « *Peut-être* qu'ils ont menti au sergent à ce sujet. »

— « Et quand bien même ? Un homme et une femme. Nous sommes trois hommes. Pepe et moi avons nos pistolets. Toi, Emilio, tu as ton rasoir et ton couteau à cran d'arrêt que tu lances si bien. Avez-vous peur d'un Américain et d'une femme blonde ? »

— « Bon Dieu, non ! » dit Emilio avec rage. « Quand partons-nous ? »

— « Plus tard, » dit Juan. « Beaucoup plus tard, quand tout le monde dormira. Pour le moment, mangeons. J'ai apporté des haricots et des tortillas. »

Il tendit à Pepe la nourriture enveloppée dans du papier journal graisseux. Pepe réunit des brindilles pour faire un feu. Emilio et Juan avaient les yeux fixés sur le bateau. Même après le coucher du soleil, le bateau était encore visible, tache blanche fantôme sur l'eau noire.

Un feu de position au pétrole était allumé à l'avant du yacht. Le bateau se balançait nerveusement sur l'eau noire, décrivait un demi-cercle impatient autour de son ancre, s'arrêtait et repartait dans le sens opposé, prenant un léger gîte quand le vent l'attaquait de flanc. Vues de l'habitacle, les maisons de brique de Tetuïlan semblaient scintiller vaguement contre les montagnes floues du Guerrero, et celles-ci se confondaient insensiblement avec les cieux couverts. Le port était désert et plongé dans le noir, hormis une lumière solitaire brûlant au-dessus de la glacière. Du côté de l'océan, on voyait de temps à autre des blancs panaches d'écume qui se brisaient en sifflant contre les Ladrões.

Jane Thompson dit : « Bill, je n'aime pas cet endroit. »

Ils étaient dans l'habitacle de leur yacht, couchés chacun sur sa couchette respective. Bill Thompson lisait « *Le pilote de la côte du Pacifique* » à la lumière d'une lampe à pétrole. Il leva les yeux.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Je n'aime pas cet endroit, c'est tout, » dit Jane. C'était une femme mince, d'une joliesse banale, légèrement tachée de rousseur, et ses cheveux raides décolorés par le soleil étaient étroitement tirés en arrière en queue de cheval.

Bill Thompson ferma « *Le pilote* ». Il semblait bâti dans le fût équarri d'un teck, et le soleil l'avait bruni à la couleur du cuir brut. Ses yeux étaient d'un bleu clair, mais en contraste avec le hâle de son visage, ils brillaient d'un éclat perçant. Une cicatrice presque guérie tachait une de ses mains brunes et rudes — par une forte mer, il avait renversé sur lui du riz bouillant — comme preuve que même le teck et le cuir brut sont vulnérables.

Il dit : « Ma foi, ce n'est pas le meilleur mouillage du monde. »

— « Ce n'est pas ça que je veux dire. Je n'aime pas cette ville. »

— « Ce n'est qu'un village de pêcheurs mexicains parmi tant d'autres. »

« Oui. Mais il est inquiétant. Ce mendiant ne me disait rien qui vaille. Il nous a suivis toute la journée. »

— « Hé... c'est ce que font les mendiants. »

– « Bien sûr, » dit-elle très vite. « Mais il ne *mendiait pas*. Il ne faisait que nous suivre et nous regarder. Il nous a épiés toute la journée!

– « Et alors ? » dit-il avec un soupçon d'impatience.

– « Chéri, tu sais que je ne suis pas du genre nerveux. Pas de vapeurs ou de crises de larmes. Mais je n'aime vraiment pas cet endroit. »

– « Nous partons au matin, » dit Bill. « A la pointe de l'aube, nous appareillons. »

« Je sais... Bill, est-ce que nous pourrions partir maintenant? » Il la fixa avec une attention soutenue. « Tu parles sérieusement ? »

– « Mais oui, » dit Jane. « Cet endroit est très inquiétant. Ce mendiant m'a donné le frisson. Même le bateau est énervé. Bill, c'est coin-me si le bateau n'aimait pas cet endroit.

– « Tu voudrais que nous partions maintenant, au milieu de la nuit ? »

— « Oui, vraiment. Est-ce possible? »

— « Je ne sais pas. Ça va être sacrément rude au large. La mer se déchaîne. Le vent vient du large. Nous passerions la nuit à tirer des bordées. »

— « Je t'en prie, » dit-elle.

Il se leva. « Je vais faire un tour sur le pont pour voir. A dire vrai, je ne suis pas fou de cet endroit, moi non plus. Un fond de vase. C'est un piteux ancrage. »

Bill Thompson escalada l'escalier de la cabine, fit coulisser le panneau et sortit.

Jane alluma une cigarette et se rallongea sur sa couchette, essayant de trouver des raisons à son dégoût des parages. Bill et elle avaient fait pas mal de croisières le long de la côte ouest du Mexique. D'habitude les petits villages de pêche étaient amicaux. Parfois ils se montraient indifférents, une ou deux fois ils avaient été franchement hostiles. Mais jamais ça ne s'était passé comme aujourd'hui à Tetuilan, tout le monde souriant et amical, et ce mendiant qui les suivait avec une expression aussi noire qu'un nuage d'orage. Elle n'avait jamais eu cette sensation auparavant, la sensation que *quelque chose va arriver*.

Elle sentit le bateau se balancer et entendit un son comme celui d'un objet métallique heurtant du bois. Il y eut un long moment de silence. Puis elle entendit un râclage de chaîne. Il cessa. Le bateau fut silencieux à l'exception des grincements de la coque et des coups de la grande drisse contre le mât.

Elle éteignit sa cigarette Bill mettait bien longtemps à faire son tour d'inspection. Elle regrettait qu'ils aient mouillé dans cette baie étroite et éventée, au lieu de rester au large et de voguer toute la nuit jusqu'à Acapulco. Mais c'eût été bête, évidemment, avec le vent qui se levait et la mer qui grossissait.

Le bateau eut un nouveau balancement et la drisse cessa de taper. Elle écouta mais n'entendit pas d'autre bruit.

Allons, ne sois pas idiote, se dit-elle à elle-même. Tu vas te mettre à voir des fantômes si tu ne fais pas attention. Bill est simplement en train de faire quelque chose.

Elle eut envie de se lever, de sortir et de regarder ; mais elle était trop fatiguée pour bouger.

Dehors le vent gémit. Jane étendit la main pour prendre une autre cigarette et entendit un bruit de pas rapides et feutrés sur le pont, puis de nouveau le silence.

Elle se leva prestement et chercha dans la cabine un objet qui pût lui servir d'arme. Il lui semblait soudain très important d'avoir une arme. Mais il ne lui tomba rien sous la main excepté un épluche-légumes émoussé. Elle le ramassa puis, honteuse, le reposa.

Le grand panneau coulisssa en arrière. Jane étendit la main vers l'épluche-légumes. Bill descendit les marches et s'assit sur sa couchette. « Que dirais-tu d'une tasse de café ? » demanda-t-il.

Elle se mit à pomper le réchaud à pression. « Pourquoi as-tu mis tout ce temps ? »

– « Le vent se levait, alors j'ai mis la seconde ancre sur ses cales et j'ai fait une boucle sur la tige d'ancrage. Elle est toute prête à être larguée si nous en avons besoin. »

– « Oh ! » dit-elle, « j'ai entendu le râclage de la chaîne... Bill, s'il te plaît, ne pourrions-nous pas partir d'ici ? »

— « J'aimerais bien. Je n'ai pas confiance en ce fond. »

— « Alors nous pouvons ? »

—« Chérie, c'est tout simplement impossible. Le vent souffle très fort du large et la mer devient très grosse de l'autre côté de la barre. Il serait dangereux d'essayer de chercher la passe.

—« Elle est balisée, » dit-elle.

— « Bien sûr. Mais les bouées ne sont pas éclairées. Même avec notre grand phare, ce ne serait pas une partie de plaisir d'essayer de repérer ces bouées fixes. Si nous en loupions une, nous irions nous écraser sur les Ladrones. »

—« Nous pourrions le faire doucement, au moteur. »

— « Supposons que nous arrivions en mer. Le baromètre descend et le vent souffle déjà presque en tempête. Ce serait essayer de nous écarter d'une terre sous le vent, face à une grande tempête probable. »

—« J'aimerais mieux ça, » dit Jane.

Il la regarda avec admiration. « Je te crois, » dit-il. « Il faut te reconnaître une qualité, chérie, c'est que tu ne t'embarrasses pas de petits détails comme le vent et la mer quand tu veux aller quelque part. »

—« Alors nous pouvons ? »

Il haussa les épaules. « Je dis que c'est dangereux, mais je suis presque sûr que nous pouvons réussir. Et nous avons déjà affronté des tempêtes en mer. Si tu dis qu'il faut que nous partions, nous partirons. Rappelle-toi seulement les risques. »

Maintenant qu'il ne lui résistait plus, sa résolution faiblissait. Elle versa le café et écouta le hurlement du vent dans les gréements. Elle se demandait ce que ça donnerait lorsqu'ils se faufileaient dans la passe étroite et qu'ils chercheraient les bouées de balisage.

—« Restons ici, bien sûr, » dit-elle. « J'étais idiote. Crois-tu que nous aurons besoin de la deuxième ancre ? »

— « J'espère que non, » dit Bill. « Je n'ai aucune envie d'avoir à remonter ce monstre de trente-cinq kilos. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Il est presque minuit. L'aube se lève à cinq heures vingt. Nous tâcherons de démarrer au point du jour. »

—« Très bien, » dit Jane en lui tendant un bol de café. « Bill, je regrette que nous n'ayons pas un revolver à bord. »

— « Moi aussi, » convint Bill. « Mais il ne ferait sans doute que se rouiller. Bois vite et dormons. »

Ils finirent leur café. Bill éteignit la lampe à pétrole et s'allongea sur sa couchette. Il entendit le vent gémir dans les haubans et écouta les vagues gifler la proue du bateau. Puis il se redressa sur un coude et écouta plus attentivement.

— « Mais pourquoi est-ce moi qui dois ramer ? » demanda Pepe. « Parce que tu as besoin de faire de l'exercice, » lui répondit Juan.

Le port était désert et plongé dans l'obscurité, à l'exception d'une seule lumière au-dessus de l'entrepôt de glace. Dans l'ombre épaisse de l'extrémité nord, ils avaient trouvé trois barques à rames, et Juan avait choisi la plus sèche. Il était assis à la poupe, Emilio à la proue. Pepe retroussa ses manches et commença à ramer.

Tout de suite Juan se dit qu'il aurait dû ramer lui-même. Tout en soufflant lourdement, Pepe trouvait moyen d'éclabousser l'eau à chaque coup de rames. Juan lui enseigna à garder les rames dans l'eau et à équilibrer la poussée, mais on ne fait pas un marin en une seule nuit. Et certainement pas d'un homme comme Pepe.

Ils se rapprochaient lentement du voilier à l'ancre. Il n'avait qu'une seule lumière dans son gréement avant et on apercevait une lumière sourde dans la cabine. Comme ils approchaient, cette dernière s'éteignit,

— « Qu'est-ce que ça signifie ? » demanda Emilio.

— « Rien, né t'en fais pas pour ça, » dit Juan. « Il n'y a qu'un homme seul et sans arme. »

— « Mais s'il crie au secours... »

— « Il ne pourrait pas se faire entendre dans le vent, même si un homme se trouvait sur le port. Maintenant écoutez-moi. Pepe, rame vers la poupe du bateau, vers l'arrière, tu comprends ? Emilio, tu monteras à bord le premier. Prends avec toi la corde de notre barque et attache-la à quelque chose, pas

trop serrée. Et ne te presse pas, mon vieux ! »

Emilio lui sourit comme un chat qui bâille.

– « Tu monteras ensuite, Pepe. Tu vois ce panneau ouvert sur le devant ? »

– « Comment pourrais-je le voir en ramant ? » dit Pepe.

– « Arrête-toi une minute et regarde. Tu vois ? Bien. Tu iras là, en essayant de ne pas être trop maladroit, et tu entreras par; cette ouverture. Emilio et moi, nous entrerons par l'ouverture principale, à l'arrière. De cette manière nous nous trouverons de chaque côté des occupants de la cabine. Vous comprenez ? »

Emilio opina de la tête. Pepe demanda. : « Et est-ce que je dois tirer sur l'homme quand je le verrai ? »

—« Non, » dit Juan. « Nous ne tirerons pas à moins d'y être obligés. Un coup de feu pourrait, bien s'entendre du rivage. De plus, tu risquerais de toucher l'un de eux. »

« Mais nous ne pouvons tout de même pas les épargner pour qu'ils racontent tout ensuite, », dit Pepe.

« Nous n'en avons pas l'intention. Il y a le couteau d'Emilio. Nous sommes presque arrivés. »

La barque cogna la poupe du yacht américain. Presque aussitôt, ils entendirent une voix d'homme criant en anglais : « Qui va là ? »

– « Monte vite à bord, » dit Juan. Emilio se hissa sur le pont avec l'amarre de la barque entre les dents, et la fixa rapidement à un taquet. Pepe suivit et grogna en poussant sa masse par-dessus la lisse.

– « *Que pasa?* » cria l'Américain de la cabine obscure. « *Quien es?* »

Maintenant Juan était à bord, et Pepe se hâtait vers l'écouille ouverte à l'avant. Juan sortit son revolver. Emilio entendit mentalement le dé clic de son couteau s'ouvrant.

– « Allons-y, » dit Juan. Ils marchèrent ensemble vers l'escalier de la cabine.

Quelque chose siffla dans l'air. Juan s'écarta pour l'éviter et se cogna la tête contre une pièce de la voilure. Il vacilla, reprit son équilibre et se dépêcha pour rejoindre Emilio.

Emilio avait atteint l'escalier et avait fait coulisser le panneau. Il commença à descendre les marches, le couteau en garde basse, prêt à l'attaque ou à la défense. Il y eut un couinement et un sifflement. Un flot de liquide jaillit de l'obscurité de la cabine et atteignit Emilio en pleine figure. Emilio hurla et trébucha en arrière en se frottant les yeux. De la porte, Juan comprit que l'homme de la cabine avait actionné l'extincteur à incendie.

Il ramena Emilio sur le pont en le tirant et lui essuya rapidement le visage ; il gardait son revolver à portée de main et surveillait l'escalier. « Comment te sens-tu ? » demanda-t-il.

– « Mes yeux ! »

– « Ne t'en fais pas, » dit Juan. « Il ne t'a pas eu de plein fouet, n'est-ce pas ? Ce sont les vapeurs chimiques. Ça passera. Ne frotte pas si fort. »

Emilio gémit et s'enfonça les doigts dans le front. Juan trouva une flaque d'eau dans un coin du cockpit, en prit dans le creux de sa main et baigna les yeux d'Emilio. Il entendit un raclement de chaîne provenant de l'écouille avant.

Pepe, non sans quelque difficulté, s'était faufilé dans l'écouille. Il était maintenant à l'intérieur du bateau, dans l'obscurité complète, debout sur un grand enroulement de chaîne. Comme il ne pouvait pas se déplacer dessus en silence, il opta pour la vitesse. Il plongea en avant et une chaîne qui pendait dans l'écouille le gifla durement au visage.

Pepe jura. Il entendait l'homme et la femme parlant à l'intérieur.

La surprise était passée ; ils s'armaient. Peut-être avaient-ils un revolver.

Il écarta furieusement la chaîne pendante et avança. Il entendit un raclement pesant. Il avait déclenché quelque chose et la chaîne se déroulait vers le haut à travers l'écouille. Il entendit le gros éclaboussement d'une ancre frappant l'eau.

La chaîne glissa à son côté à une vitesse accélérée, suivant l'ancre sur les cales, grondant au passage contre les bords de l'écouille. Il sentit bouger la glène sous ses pieds, fit un pas de côté et sentit une boucle de chaîne se serrer autour de sa cheville.

Il essaya de se dégager. Mais la chaîne allait plus vite maintenant. Elle se resserra, hissa sa jambe vers l'écoutille et lui fit perdre l'équilibre d'un coup sec.

En tombant, Pepe étendit les deux bras. Le revolver lui échappa de la main, mais la chaîne s'était arrêtée. A moitié étourdi, il tâtonna à la recherche du revolver, le long des lattes du parquet, mais ses doigts ne rencontraient que des replis de toile.

Alors une porte s'ouvrit devant lui. Il entrevoyait vaguement la cabine et l'escalier opposé, là où Juan et Emilio auraient dû se trouver. Une forme obstrua sa vision. Il vit que c'était la jeune femme blonde.

Elle essaya de le frapper avec quelque chose mais sa tête esquiva le coup à temps. Ses doigts découvrirent le canon du revolver, à moitié enseveli sous un pli de toile. Il le saisit et renversa sa prise ;

Alors, si soudainement qu'il cria de terreur, il fut englouti dans la blancheur. Une brume, un brouillard, avait fait une brusque apparition entre la femme et lui, un nuage d'une blancheur opaque qui s'avancait sur lui par grandes vagues. Il tira dedans à l'aveuglette et s'aperçut qu'il étouffait. Ce brouillard ne ressemblait à aucun brouillard qu'il sût jamais connu. Il ne contenait pas d'air, Pepe ne pouvait plus respirer.

Il lâcha le revolver et tira sur la chaîne enroulée autour de sa cheville. Elle céda un peu. Il tira de toute sa force et tout d'un coup il se sentit libre. Mais il ne pouvait toujours pas respirer. Le brouillard s'épaississait, l'entourait complètement. Il se leva, se cogna la tête au plafond bas et se rassit. Il se leva de nouveau, plus précautionneusement et tâtonna en direction de l'écoutille ouverte.

Il avait maintenant conscience de ses yeux exorbités, de sa langue pendante, des poussées courtes et douloureuses, de ses poumons se dilatant et se contractant pour essayer de trouver de l'air dans le brouillard sans air. Le blanc vira au noir. Il se sentit tomber dans un puits profond, mais l'obscurité fut totale avant qu'il touchât le fond.

« Tu y vois maintenant ? » demanda Juan

- « Oui, un peu ; Qu'est il arrivé ? »

- « Ils ont employé un autre extincteur » dit Juan, le regard fixé sur l'écoutille avant, d'où un épais brouillard blanc sortait en rouleaux. « Ils ont fait marcher l'extincteur au gaz carbonique. Ils s'en sont servis contre Pepe. »

Emilio se mit sur ses pieds en titubant ; ses yeux ruisselaient. Il tenait toujours son couteau.

Juan dit : « Viens, chacun de nous d'un côté de l'escalier. Il ne peut pas nous seringuer tous les deux, Dès que tu le verras, lance ton couteau. Dès que je le verrai, je tirerai. Il est trop dangereux.

- « Je le découperai en morceaux, » dit Emilio. « La femme aussi. »

— « Attention, » dit Juan. « Il est dangereux. Même sans revolver il est dangereux. »

Ils se placèrent de part et d'autre de l'escalier et jetèrent un coup d'œil prudent à l'intérieur. Un objet arriva à toute volée de l'obscurité, les manqua tous les deux et rebondit dans le cockpit. C'était l'extincteur vide.

Ils se penchèrent en avant. Quelque chose remua dans la cabine. Le bras d'Emilio se détendit et il lança le couteau. Il y eut un cri de douleur étouffé.

L'Américain était touché ! Emilio se rua vers l'escalier et ouvrit son rasoir sur sa cuisse. Pendant qu'il descendait tête baissée, une secousse débloqua la base de l'escalier. Il le sentit glisser sous lui, lâcha son rasoir et agrippa le haut de l'écoutille.

Il était suspendu à deux mains, barrant la route à Juan. L'Américain le frappa à l'estomac. Emilio lâcha prise et tomba en cambrant les reins pour atterrir sur ses pieds avec légèreté.

Mais il n'atterrit pas sur le plancher. Il tomba sur le carter graisseux et arrondi du volant du moteur du bateau que l'échelle avait caché jusque-là. Il glissa et tomba en arrière sur les bougies, hurlant de douleur tandis qu'elles heurtaient son dos comme quatre lances émoussées.

Il essaya de se relever, mais ses jambes étaient sans force et insensibles. Une des bougies avait troué la base de son épine dorsale.

Juan se tenait dans l'embrasure, revolver en main, attendant une cible. Il savait depuis toujours que Pepe était un imbécile et qu'Emilio ne valait guère mieux. Ils auraient dû savoir qu'un petit yacht encombré n'était pas une chose qu'on envahit tête baissée, même à plusieurs hommes armés. Il y avait trop de choses sur lesquelles buter, trop d'objets à portée de main des défenseurs. Pepe avait été maladroit et Emilio trop impétueux. Il était mieux armé sans eux. Travailler seul vaut toujours mieux.

Il vit une tache blanche sur le plancher de la cabine, la vit remuer et se redresser lentement. C'était l'Américain.

Juan abaissa son revolver, remarquant que l'Américain tenait aussi quelque chose à la main et qu'il levait cette chose. Un couteau ? Un autre extincteur ? Peu importait. Il l'aurait tout de même.

Au moment où son doigt se resserrait sur la détente, la chose que l'Américain tenait à la main fit explosion. Il y eut un brillant éclair rouge et Juan reçut un choc dans la poitrine. L'impact était énorme.

Il réalisa que celui d'un revolver de calibre 45. Juan fut littéralement soufflé en arrière dans le cockpit. Abasourdi, à peine conscient, il porta la main au trou dentelé qu'il avait dans la poitrine. Un fusil, bon Dieu ! L'Américain avait dû le foudroyer avec un fusil !

Mais c'était absurde. L'Américain n'avait pas de fusil. Qu'était-ce ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Il ne pouvait pas comprendre.

Juan chercha une réponse mais ne la trouva pas. Son ahurissement s'estompa dans le néant, et il mourut.

Bill et Jane étaient sur le pont; assis sur le toit. Jane avait nettoyé la blessure de l'épaule gauche de Bill et était en train de l'envelopper maladroitement de gaze provenant de leur caisse à médicaments.

— « Voilà un bateau qui vient, » dit Bill.

Elle se retourna. « Oui. Il arrive vite. Tu ne penses pas que ça pourrait être... »

— « Détends-toi, c'est la vedette de la police. Elle a son projecteur allumé. »

Il fit mine de se lever. « Ne bouge pas, » dit-elle, « laisse-moi finir ceci... Bill, nous avons eu beaucoup de chance. »

— « Je n'appellerais pas ça de la chance, » dit Bill. « En y réfléchissant, un yacht à voiles est un véritable arsenal flottant ! Essayer d'en capturer un dans le noir, c'est comme donner l'assaut à une forteresse défendue. »

— « Tout de même, s'ils avaient été *quatre* au lieu de trois... »

— « Nous nous serions débrouillés, » dit Bill avec entêtement. « Il s'agissait seulement de nous servir de ce que nous avions sous la main. »

Il regarda le gros objet en forme de pistolet passé à sa ceinture.

« Mais maintenant il va nous falloir expliquer tout ça à la police, dit-il. « Et ça ne va pas être facile. Comment expliquerais-tu en bon espagnol l'usage d'extincteurs et d'ancres comme armes meurtrières ? Et comment vais-je faire admettre l'idée d'un pistolet à fusée utilisé comme fusil ?... »

Traduit par François Valorbe. Titre original : Like a defenceless lamb.